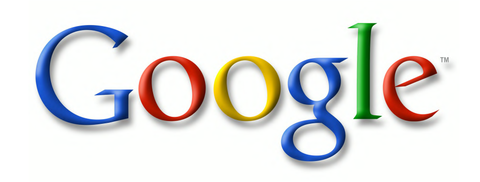

Google


HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY


SIGILLUM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
ET
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI
TAS

HENRI LAVOIX

LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION DU MISANTHROPE

4 JUIN 1666



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M DCCC LXXVII

LA

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

DU

MISANTHROPE

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

50 Exemplaires sur papier Whatman.
Et 50 — — de Chine.

Tous ces exemplaires sont numérotés et paraphés par l'Éditeur.

HENRI LAVOIX

LA

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

DU

MISANTHROPE

4 JUIN 1666



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M DCCC LXXVII



LA

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

DU

MISANTHROPE

LE THÉATRE.

E dimanche 30 mai 1666, la troupe du roi au Palais-Royal jouait *Les Visionnaires* et *Le Cocu imaginaire*. La première pièce finie, La Grange, auquel Molière avait confié depuis quelque temps l'emploi d'orateur de la troupe, s'avança sur la scène, salua l'assemblée et fit le discours d'usage. C'était un garçon bien tourné que ce La Grange, d'agréable figure, de très-bonnes manières, excellent comédien, homme d'esprit en outre, et comme tel fort

aimé du public. Il fit donc sa harangue en très-bons termes ; il remercia les spectateurs du bienveillant intérêt qu'ils portaient à la troupe ; il sollicita d'eux la continuation de cette faveur et il annonça que le vendredi suivant les comédiens du Palais-Royal joueraient une nouvelle comédie de M. de Molière. La Grange vanta d'avance les mérites de l'ouvrage, et, en finissant son compliment, des mieux tournés du reste, il invita le public à se pourvoir de loges pour cette représentation. La comédie était en cinq actes et en vers ; elle avait pour titre : *Le Misanthrope*.

Quoi ? Molière, depuis longtemps le maître absolu de son théâtre, donnant sa pièce le 4 juin, au cœur même de l'été ! Cela peut vous surprendre. Lisez alors ces lignes d'un auteur du temps : « Toutes les saisons de l'année sont bonnes pour les bonnes comédies ; mais les grands auteurs ne veulent guère exposer leurs pièces nouvelles que depuis la Toussaint jusqu'à Pâques, lorsque toute la cour est rassemblée au Louvre ou à Saint-Germain. Aussi l'hiver est destiné pour les pièces héroïques ; et les comiques règnent l'été, la gaye saison voulant des divertissements de même nature. »

Voilà ce que dit Chappuzeau, qui vous expliquera aussi pourquoi le vendredi était le jour

réservé pour les premières représentations :

« La première représentation d'une pièce nouvelle se donne toujours le vendredi pour préparer l'assemblée à se rendre plus grande le dimanche, suivant les éloges que lui donne l'annonce ou l'affiche. »

Le mardi 1er juin, *néant ;* c'était l'expression ; elle a précédé le mot *relâche.* Le mardi on répéta généralement la pièce. Pendant deux jours on plaça aux abords du théâtre et dans les carrefours de la ville des affiches, les unes en lettres rouges, celles de la veille, les autres en lettres noires, celles du jour. Pas de distribution de rôles, pas de noms d'acteurs. Seul le nom de l'auteur se détache en caractères rouges. Le placard apposé aux murs redouble le premier effet de l'annonce faite au théâtre en engageant de nouveau le public à porter son argent au *Misanthrope* de M. de Molière.

Le vendredi est venu : la porte du théâtre s'ouvre à deux heures ; les comédiens sont prêts. En attendant que les spectateurs arrivent et se casent à leurs places, je prie le lecteur d'entrer avec moi, avant l'ouverture des portes, dans cette salle du Palais-Royal que le roi Louis XIV, qui a pris Molière sous sa protection, a donnée à ses comédiens de prédilection.

Elle est située dans l'aile droite du palais, au coin des rues de Valois et Saint-Honoré. La troupe de Molière l'occupe depuis quelques années; c'est là qu'elle s'est réfugiée, en 1661, lorsque force lui a été d'abandonner le théâtre du Petit-Bourbon, d'où elle a été brusquement délogée. Louis XIV a agi en roi : il a abrité les fugitifs dans ses propres domaines. Cette salle du Palais-Royal était alors bien triste, bien abandonnée. Elle avait eu pourtant son jour de gloire. Un cardinal-ministre l'avait fait construire pour donner la vie à un caprice de son esprit. Richelieu y avait fait jouer *Mirame*. Depuis on l'a délaissée; Molière l'a reprise à la hâte: tant bien que mal elle a été appropriée à sa nouvelle destination. C'est par *Le Dépit amoureux* et par *Le Cocu imaginaire* que Molière l'a inaugurée; c'est par *Les Fâcheux*, par *L'École des Femmes*, par *La Critique de l'École des Femmes*, par *Le Festin de Pierre* qu'il a assuré le succès de ce théâtre. Le Palais-Royal va voir naître des chefs-d'œuvre plus grands encore. Ce fut véritablement le terrain sur lequel s'éleva cette immense gloire littéraire. Cette salle appartient à l'histoire du poëte; entrons donc dans cette maison de Molière.

Déjà les gens du roi, les gardes du corps, les gendarmes, les chevau-légers, les pages et les

laquais dont la prétention est de ne pas payer, font grand bruit à la porte. C'est affaire aux deux portiers Saint-Germain et Gillot, braves gens qu'un édit récent protége aujourd'hui dans leurs fonctions et qui ont affronté plus d'un assaut et plus d'une bataille. Un jour, du Croissy et Molière sont venus à la rescousse; Saint-Germain a été blessé dans ces luttes à main armée; mais les dangers sont moins grands et les temps sont plus calmes. Le lieutenant général de police, M. de la Reynie, a donné ordre de faire appuyer au besoin Saint-Germain par un sergent et deux soldats aux gardes. Les gens du roi payeront: le roi le veut ainsi. Passons donc sans nous inquiéter de ce tumulte. Mlle de Lestang est préposée à la recette; Mlle Nanon Brillard, au contrôle; et comme on ne *joue pas au double*, le prix des places n'est pas augmenté. Cinq livres dix sous aux loges basses, trente sous aux secondes loges, trois livres à l'amphithéâtre, autant dans les balcons, quinze sous au parterre. Quant aux places réservées sur la scène, elles se payent un demi-louis. La salle contient mille spectateurs environ, et si le public donne, Mlle de Lestang encaissera plus de deux mille livres.

Les deux ouvreurs et les deux ouvreuses de loges de théâtre et d'amphithéâtre sont à

leurs postes. Ce sont gens bien stylés à leur métier, « prompts à servir le monde et a donner aux gens de qualité les meilleures places qu'il leur est possible, comme ils en reçoivent aussi quelques douceurs, ce qui ne leur est pas défendu. »

Le service de la salle est des plus convenables ; il y a deux buffets, l'un près des loges, l'autre au parterre. C'est là que se tient la *distributice* de liqueurs et de confitures et qu'elle trône au milieu de sa boutique « ornée de petits lustres, de quantité de beaux vases et de verres de cristal. » Je cite toujours mes auteurs : « On y tient l'été toutes sortes de liqueurs qui rafraîchissent, des limonades, des eaux de framboise, de groseille, de cerise, plusieurs confitures sèches, des citrons, des oranges de la Chine ; et l'hiver, on y trouve des liqueurs qui réchauffent l'estomac, des rossolis de toutes sortes, des vins d'Espagne et de la scioutad de Rivesalte et de Saint-Laurent. J'ai vu le temps où l'on ne tenait dans les mêmes lieux que de la bière et de la simple tisane, sans distinction de romaine ni de citronnée; mais tout va en ce monde de mieux en mieux, et de quelque côté qu'on se tourne Paris ne fût jamais si beau ni si pompeux qu'il est aujourd'hui. Ces distributices

doivent être propres et civiles et sont nécessaires à la comédie où chacun n'est pas d'humeur à demeurer trois heures sans se réjouir le goût par quelque douce liqueur. »

Ce sont là les réflexions d'un spectateur de l'époque ; continuons.

Cet homme qui passe près de nous en courant dans les couloirs avec un air si affairé, c'est M. Crosnier, le décorateur. Son emploi a une grande importance dans le théâtre : il est chargé des machines ; c'est lui qui a *planté* le salon dans lequel va entrer Molière ; c'est lui qui dirige les deux *moucheurs* chargés des lumières, service délicat dont il faut s'acquitter promptement « pour ne pas faire languir l'auditeur entre les actes, et avec propreté pour ne pas lui donner de mauvaise odeur. L'un mouche le devant du théâtre et l'autre le fond, et surtout ils ont l'œil que le feu ne prenne pas aux toiles. » Des muids remplis d'eau et des seaux sont prêts en cas d'accident. Si les flammes s'élancent trop ardentes de l'abîme où s'engloutit le meurtrier du commandeur, les capucins sont là veillant au salut de Don Juan et du théâtre; les capucins font office de pompiers.

Sur le devant de la scène s'allonge un cordon de chandelles qui projettent leur lumière rouge et enfument la rampe. Trois lustres de

cristal tombent du cintre sur l'avant-scène ; le fond du théâtre est également éclairé par trois lustres se balançant à la longue corde qui les soutient. La scène est, à droite et à gauche, encombrée de bancs, de chaises et de fauteuils sur lesquels vont bientôt s'asseoir ces *grands meneurs de bruit*, ces gens qui vont au spectacle non pour voir, mais pour être vus. Un jour, Molière les a pris à partie, il leur a dit à tous leurs vérités en face, à leur propre barbe ; il a fait rire le public à leurs dépens dans une scène des *Fâcheux* :

Les Acteurs commençaient, chacun prêtait silence :
Lorsque d'un air bruyant et plein d'extravagance,
Un homme à grands canons est entré brusquement
En criant : Holà ! ho ! un siége promptement !
Et de son grand fracas surprenant l'assemblée,
Dans le plus bel endroit a la pièce troublée.
Hé ! mon Dieu ! nos Français, si souvent redressés,
Ne prendront-ils jamais un air de gens sensés ?
Ai-je dit ; et faut-il sur nos défauts extrêmes
Qu'en théâtre public nous nous jouions nous-mêmes,
Et confirmions ainsi par des éclats de fous
Ce que chez nos voisins on dit partout de nous ?
Tandis que là-dessus je haussais les épaules,
Les acteurs ont voulu continuer leurs rôles :
Mais l'homme pour s'asseoir a fait nouveau fracas ;
Et traversant encor le théâtre à grands pas,
Bien que dans les côtés il pût être à son aise,
Au milieu du devant il a planté sa chaise,

Et, de son large dos morguant les spectateurs,
Aux trois quarts du parterre a caché les acteurs.

Le coup était porté droit et de près; mais chacun avait regardé à côté de lui et avait ri de son voisin. C'est inutile; la comédie ne nous blesse pas, puisqu'elle ne vise que les autres. D'ailleurs les usages sont plus forts que le bon sens d'un homme, cet homme fût-il Molière. Lui-même, ne l'a-t-on pas vu sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, mêlé aux spectateurs et riant avec eux de la satire que Boursault a faite de lui dans *Le Portrait du peintre!*

Cette scène encombrée de la sorte et qui rend si difficiles les mouvements des acteurs, contient vingt-cinq à trente personnes; on y descend par deux balcons placés de chaque côté de la salle. Devant elle est le parterre où cinq cents spectateurs peuvent se tenir debout. L'amphithéâtre sépare le parterre des loges et compte vingt personnes. Cent personnes à peu près aux loges basses; un nombre égal aux secondes loges. En tout, un millier de spectateurs si la chambrée est complète. Peu d'ornements dans cette salle du Palais-Royal, peu de dorures; tant la première installation s'est rapidement faite; quelques tapisseries et

une grande toile bleue suspendue par des cordages et servant de plafond.

Les décors sont à l'avenant et les frais du théâtre des plus modestes. Six violons ; où les plaçait-on ? Tantôt derrière le théâtre ou sur les côtés ; parfois dans les « retranchements » entre la scène et le parterre. « Il est bon qu'ils sachent par cœur les deux derniers vers de l'acte pour reprendre promptement les symphonies, sans attendre qu'on leur crie : *Jouez !* ce qui leur arrive souvent. »

Quant au souffleur, ou, pour mieux parler, quant au copiste, commis le jour à la garde des manuscrits originaux, le soir, il tient la pièce et souffle, placé dans une des coulisses de l'avant-scène.

Nous avons encore quelque temps devant nous et nous pouvons pénétrer, si bon vous semble, dans le foyer situé à droite du théâtre et sur lequel donnent les loges des acteurs. Les coulisses sont libres ; des siéges sur lesquels s'asseoiront les comédiens pendant la représentation sont préparés aux ailes du théâtre. Pas d'annonceur : chaque acteur surveille son personnage et se règle sur un papier attaché à la toile, qui marque les entrées et les sorties.

Pendant que les comédiens reçoivent des

visites, Molière, qui a l'œil à tout, est déja sorti de sa loge et le voilà prêt à entrer en scène; c'est lui qui fait Alceste. Il est vêtu d'un haut-de-chausses et d'un justaucorps de brocart rayé or et soie grise, doublé de tabis et garni de rubans verts; sa veste est en brocart d'or. Son visage habituellement sévère à pris maintenant plus de sérénité et plus de joie. Elle est arrivée enfin cette heure du *Misanthrope,* et comme aux jours glorieux de *L'École des Femmes* et de *Don Juan,* Molière attend du triomphe qui le console, l'oubli de bien des douleurs et de bien des souffrances.

Pauvre vie après tout que celle de ce grand homme! Mauvaise jeunesse commencée par la misère et les regrets! Le voilà ce jeune homme, né dans la bourgeoisie et élevé comme un fils de famille, dédaigneux des préjugés du temps, ingrat au souvenir de cette noble mère Marie Cressé, dont l'âme délicate et tendre avait inspiré ses premières années. Il a vingt-trois ans, sa vocation le domine, sa passion pour une comédienne l'entraîne. Il s'engage dans l'*Illustre théâtre* et il court les aventures enrôlé dans une troupe de comédiens de province. En attendant la gloire rêvée, il monte sur ce chariot de Thespis qui déballe ses acteurs et ses décors dans les bourgades et

dans les villages. Il appartient à cette famille Béjart qui amuse les provinciaux, au Mans, à Nantes, à Fontenay, où elle fait concurrence à des pitres italiens, et qui est sifflée à Limoges. Molière ne l'a pas oublié. Bordeaux l'a applaudi sous les oripeaux tragiques d'Artaxerce et de Trajanus. Pendant trois ans, il court, c'est l'expression, les villes du midi, et il efface peu à peu les troupes rivales de campagne. Il fait rire les gens de Toulouse et de Pézénas. Il s'essaie à la comédie devant un public lyonnais. Toujours sur les routes, attardé parfois dans des auberges, et subissant les infortunes burlesques des comédiens du temps. Comme Léandre et Destin, que de fois il a dû, pendant ces excursions, dresser ses tréteaux au *Tripot de la Biche!* Car lui aussi il est, jusqu'ici, de ceux qui donnent matière à un *Roman comique,* si les temps heureux ne viennent pas et si le génie ne rachète pas ce passé misérable.

Après treize ans d'une telle existence il arrive à Paris qu'il faut disputer, lui inconnu, aux comédiens de l'Hôtel de Bourgogne, à la troupe du Marais et à la Comédie italienne. Quelle lutte! Ce sont des maîtres dans leur art que *Les grands Comédiens* de cet Hôtel de Bourgogne. Protégés par le cardinal et par Louis XIII, pensionnés par Sa Majesté,

ils ont depuis longtemps l'attache royale; le public leur appartient. Leur supériorité pour la tragédie n'est donc contestée par personne; la troupe compte dans ses illustrations la Desœillets, la d'Ennebaut, Floridor, Villiers, Beauchâteau, Hauteroche. Montfleury y domine, Corneille y règne en maître.

Pour avoir moins d'autorité et d'éclat, les comédiens du Marais n'en ont pas moins de crédit et de vogue. Ils jouent les pièces à machines : *La Toison d'or*, de Pierre Corneille, et *Les Amours de Jupiter & de Sémélé*, de l'abbé Boyer. Frappés de la passion du public pour les grands spectacles, ils pressentent l'avenir de l'opéra qu'ils devancent. Quinault est avec eux. Quinault, le poëte des Précieuses de l'Amour. Le goût est faux à ce théâtre, j'en conviens ; mais le mauvais goût n'est pas, de tous les ennemis de Molière, le moins difficile à vaincre.

Quant à la Comédie italienne, la cour et la ville raffolent de ses excellents acteurs. C'est contre de tels adversaires, ou plutôt contre de telles puissances que Molière doit combattre. D'où vient ce comédien sans nom et que veut-il ? Ce comédien s'appelle Molière. Le prince de Conti l'a recommandé à Monsieur, frère unique du roi, et Monsieur le présente au roi et à la reine comme le chef d'une troupe qu'il

a adoptée. On essaye ces acteurs de campagne dans une salle des gardes du vieux Louvre. Leur chef joue *Nicomède*. Les nouveaux acteurs ne déplaisent point et « on est surtout fort satisfait de l'agrément et du jeu des femmes ».

« Les fameux comédiens qui faisaient alors si bien valoir l'Hôtel de Bourgogne étaient présents à cette représentation. La pièce étant achevée, M. de Molière vint sur le théâtre, et, après avoir remercié Sa Majesté en des termes très-modestes de la bonté qu'Elle avait eue d'excuser ses défauts et ceux de sa troupe, qui n'avait paru qu'en tremblant devant une assemblée aussi auguste, il Lui dit : « que l'en- « vie qu'ils avaient eue d'avoir l'honneur de « divertir le plus grand roi du monde leur « avait fait oublier que Sa Majesté avait à son « service d'excellents originaux, dont ils n'é- « taient que de très-faibles copies; mais que, « puisqu'Elle avait bien voulu souffrir leurs « manières de campagne, il *La* suppliait très- « humblement d'avoir agréable qu'il Lui don- « nât un de ces petits divertissements qui lui « avaient acquis quelque réputation, et dont « il régalait les provinces. »

« Ce compliment, dont on ne rapporte ici que la substance, fut si agréablement tourné et si favorablement reçu, que toute la cour y

applaudit, et encore plus à la petite comédie, qui fut celle du *Docteur amoureux*. Cette comédie, qui ne contenait qu'un acte, et quelques autres de cette nature n'ont point été imprimées. Il les avait faites sur quelques idées plaisantes, sans y avoir mis la dernière main. Comme il y avait longtemps qu'on ne parlait plus de petites comédies, l'invention en parut nouvelle, et celle qui fut représentée ce jour-là divertit autant qu'elle surprit tout le monde. M. de Molière faisait *le Docteur*, et la manière dont il s'acquitta de ce personnage le mit dans une si grande estime que Sa Majesté donna des ordres pour établir sa troupe à Paris. »

D'un geste de la main le grand roi a ouvert un crédit au génie de Molière. Paris a, dès ce jour, une quatrième troupe : la troupe de *Monsieur*. Elle s'installe au Petit-Bourbon. Les débuts sont difficiles. On n'a pour ressources qu'un répertoire des plus usés : le théâtre de Corneille et quelques comédies de Scarron. Quand le soir, après avoir prélevé les frais généraux et les dépenses accidentelles, les sociétaires comptent la recette, les parts sont bien minces. S'il y a quelques bonnes soirées de dix livres pour chacun, il y en a aussi de deux livres et d'une livre même. Souvent, *four*

complet. C'est à retourner à Pézénas. Pourtant on joue *Le Cid, Le Menteur, Héraclius, La Mort de Pompée*. Molière, dont la prétention est d'être tragédien, s'épuise dans *Horace* ou dans *Venceslas*. Rien n'y fait : on ne veut plus de Rotrou, on ne veut plus de Corneille. *Le Cid*, 106 livres ; *Rodogune*, 42 livres ; *Cinna, Le Menteur*, 100 livres ; ainsi du reste. *Le Dépit amoureux* et *L'Étourdi*, ces importations de la province, raniment un peu l'indifférence du public. *Les Précieuses ridicules* paraissent enfin. C'est le commencement d'une fortune sociale qu'un accident a failli compromettre. L'Hôtel de Bourgogne et du Marais ont senti des rivaux et ont cherché par des divisions habilement semées à séparer en deux cette troupe de *Monsieur ;* mais elle ne se laissa pas entamer : « Tous les acteurs aimaient le sieur de Molière, leur chef, qui joignait à un mérite et à une capacité extraordinaires une honnêteté et une manière engageante qui les obligea tous à lui protester qu'ils voulaient courir sa fortune et qu'ils ne le quitteraient jamais, quelque proposition qu'on leur fît et quelque avantage qu'ils pussent trouver ailleurs. »

Ces braves gens sont restés fidèles à cet honnête homme. Ils ont eu confiance en son génie ; le succès est arrivé, la vogue ensuite

La fortune est venue pour tous. Venue avec *L'École des maris, Les Fâcheux, L'École des Femmes, La Critique de l'École* et *Le Festin de Pierre.* En moins de cinq années Paris a été conquis; Paris appartient maintenant à Molière. Molière a pour lui le roi, la reine-mère, monseigneur le duc d'Orléans, monsieur le Prince, toute la cour, sauf quelques marquis; il a pour lui la ville, sauf quelques cuistres. Son hôtel est au Palais-Royal. Tout a prospéré, tout a grandi autour de cet homme et par cet homme, mais à quel prix et par quels labeurs! Il poursuit avec ses associés l'exploitation de son génie. Les intérêts de sa troupe lui imposent leur tyrannie. Si grand que soit le succès d'une pièce de Molière, il est épuisé à la trentième représentation. On se passionne, il est vrai, pour ce théâtre, mais le public est restreint, et quand la troupe a joué pendant deux mois la même comédie, elle a appelé à elle tous les curieux de la ville et elle ne trouve plus de spectateurs: à une autre! Il faut sans cesse renouveler l'affiche. Molière est condamné au chef-d'œuvre. Notez qu'il est toujours sur la scène; s'il ne joue pas, il répète. A quelles heures, ce comédien occupé jour et nuit au théâtre, écrit-il donc *Le Misanthrope?*

A peine a-t-il le temps de quitter la souquenille de Scapin ou le haut-de-chausses, le pourpoint et le manteau de satin couleur de musc de Sganarelle : il se marie entre deux représentations de *L'École des Maris*, données dans la même soirée, l'une au Petit-Bourbon, l'autre en visite, un Mardi-gras. Pendant que son père se meurt, il joue *Le Tartuffe*, chez Mme de Luxembourg ; on lui donne un jour pour pleurer la perte de son fils, le lendemain il reparaît dans *L'Avare ;* et, quand la mort viendra le saisir, lui, c'est sur les planches qu'elle le trouvera.

O misère de cet état du comédien qui appartient à la curiosité publique même par delà la tombe ! Cette fin, un deuil pour le monde entier, n'est qu'un événement à sensation qui fera une réclame pour *Le Malade imaginaire*. Joué quelques jours après cette date funèbre, la Comédie verra ses recettes augmenter d'un tiers, et *Le Malade imaginaire* bénéficiera ainsi de la mort de Molière. *Morte tuâ vivens.*





LES COMÉDIENS.



ESTONS aux jours présents; ne pénétrons pas par la pensée dans un avenir prochain et douloureux de peur d'atteindre la joie des heures triomphantes du *Misanthrope*. Le voici ce *Misanthrope*. La pièce, improvisée en quelques mois, a été répétée en quelques jours. Molière, médiocre tragédien, je l'ai dit, est un excellent acteur comique. Pour donner plus de portée à son jeu, il se sert de « grands traits outrés ». Il *charge*, dirions-nous de nos jours. Cet Alceste brisant en visière avec les conventions du monde, ce personnage dont la bile s'échauffe à tout propos et qui est prêt à toutes les incartades, il le rend de la façon la plus comique. Il y a surtout un passage dans ce rôle,

> Par la sangbleu! Messieurs, je ne croyais pas être
> Si plaisant que je suis,

que Molière accompagne d'un rire amer et si

piquant qu'il a réjoui tous les initiés de la répétition. Brave homme, homme d'honneur, à coup sûr que ce Misanthrope, mais qui appartient au ridicule par les fantaisies de son humeur et l'excès même de sa vertu, et Molière, dont le bon sens fait parler le génie, livre combat à la vertu même si elle se compromet et si elle se perd par l'exagération. Alceste a raison dans le fond; dans la forme, il a tort. Molière se sert d'Alceste pour dire vertement les vérités au monde, aux dépens de celui qui les dit : coup double; coup du roi.

Alceste est donc un personnage comique. Nous avons changé tout cela. Notre philosophie littéraire a fait du Misanthrope un héros d'honneur et d'amour. La comédie a passé au drame, et ce drame est fait de l'âme et de la vie même de Molière. C'est lui avec ses boutades contre le genre humain, avec les tourments de son esprit et les souffrances de son cœur. La comédie de Molière, confidente de sa vie, n'a plus que des douleurs et des larmes. O génie de la comédie qui avez fait de votre domaine l'humanité tout entière, notre esprit nous a-t-il égarés à ce point que nous diminuions votre œuvre et que nous ne reconnaissions plus la puissance de votre bon sens et l'éclat de votre gaieté?

Arnolphe aussi, Arnolphe de *L'École des Femmes*, est devenu un personnage qui nous passionne de sa passion et nous fait pleurer de ses larmes. Arnolphe amoureux à quarante ans d'une jeune fille de dix-huit ans, c'est Molière, Poquelin qui, comme M. de la Souche, a changé le vrai nom de ses pères. L'âge d'Arnolphe est l'âge de Molière. Cette Agnès, dont il a avec un soin jaloux élevé la jeunesse, c'est Armande. Armande a dix-huit ans; les dix-huit ans d'Agnès. Et dans l'amour passionné d'Arnolphe, dans son désespoir, dans ses larmes, ne sentez-vous pas comme une confidence douloureuse des tourments du mari trompé? Le supplice conjugal de Molière est commencé.

Voilà comme on raisonne de nos jours; mais allons aux dates.

Le 20 février 1662, Molière épousait Armande Béjart; le 26 décembre de la même année, le comédien donnait la première représentation de *L'École des Femmes*. Or, je ne sache pas que cette année, qui compta assurément parmi les plus heureuses de la vie de Molière, ait été troublée par la moindre appréhension, le moindre nuage. Ce fut deux ans après, ce fut de ce jour où, princesse d'Élide, elle apparut dans toute sa beauté et dans sa grâce, que

data l'inconduite d'Armande. Non; nous sommes trop habiles. Cette merveilleuse *École des Femmes* est venue à son heure dans le génie du poëte, sans qu'aucune circonstance de la vie du poëte l'ait fait naître. Elle nous prouve même combien Molière, tout entier à sa pensée, lisait dans la vie d'autrui sans lire dans la sienne propre. A quoi songe-t-il donc? Au lendemain même de son mariage, il ridiculise ce pauvre fou de quarante-trois ans marié à une fille de dix-huit. Qu'il y prenne garde! il charge Agnès d'apprendre à Armande comment l'amour est impossible à des distances d'âge aussi grandes. Il proclame qu'Agnès est pardonnable d'oublier la tendresse d'Arnolphe, Arnolphe s'appelât-il Molière? C'est l'excuse d'Armande Béjart, que cette *École des Femmes;* c'est le plaidoyer le plus éloquent écrit en sa faveur. Non, malgré son admirable génie, cet homme est toujours homme : son œil qui plonge si avant dans l'âme des autres, se voile en regardant dans la sienne. Lui aussi il est frappé d'aveuglement et il croit échapper à la règle commune par cette réflexion si humaine : oh! moi, c'est autre chose!

Arnolphe dramatique! « Ce monsieur de la Souche, qu'on nous fait un homme d'esprit et qui paraît si sérieux en tant d'endroits, ne

descend-il point dans quelque chose de trop comique et de trop outré au cinquième acte, lorsqu'il explique à Agnès la violence de son amour, avec ces roulements d'yeux extravagants, ces soupirs ridicules et ces larmes niaises qui font rire tout le monde? » Ainsi parle M. Lysidas en sortant de *L'École des Femmes*, et notez que c'est Molière qui fait Arnolphe.

Ceci dit en manière de réflexions, revenons au *Misanthrope* et rentrons au théâtre. Molière est prêt. La Thorillière qui joue Philinte a quitté sa loge. C'est un bel homme que ce Lenoir de La Thorillière, d'une taille élevée, de grandes façons, d'une belle physionomie éclairée par de grands yeux. Il a servi en qualité de capitaine de cavalerie; mais la vocation du théâtre l'a entraîné loin de son régiment. Il a demandé au roi la permission d'entrer dans la troupe de Molière. Sa Majesté lui donna le temps de réfléchir et de revenir sur ce coup de tête. Mais La Thorillière a persisté dans son projet, et voilà le capitaine sur les planches. Il a fait des débuts il y a quatre ans — mai 1662. — Il tient par emploi les personnages des rois et des paysans. Chose étrange! ce capitaine est d'humeur raisonneuse, d'un tempérament un peu froid et tant soit peu prétentieux. Dans les situations les plus dramatiques, il conserve

un éternel sourire qui contraste singulièrement avec ses rôles. Il a le bon sens flegmatique et irritant. Molière qui se sert de tout, et met tout en valeur jusqu'aux défauts de ses amis, l'a chargé de donner la réplique à Alceste.

Oronte, l'homme au sonnet, c'est du Croisy, Gassaud du Croisy, un gentilhomme de la Beauce, chef d'une troupe de province et qui est venu rejoindre Molière à son arrivée à Paris. Médiocre dans la tragédie, il se borne aux emplois de confident; excellent dans la comédie, il a joué dans *Le Dépit amoureux*, dans *Les Précieuses ridicules*, dans *La Critique de l'École des Femmes*, dans *La Princesse d'Élide*, dans *Don Juan*. Son talent est souple et flexible; un jour Oronte créera *Tartuffe*. Savez-vous comment il finit, ce comédien? Il quitte la scène et se retire à Conflans-Sainte-Honorine, auprès de Paris. Là il se lie d'amitié avec un prêtre, et Tartuffe meurt dans les bras d'un curé de village.

Hubert, ce transfuge de la troupe du Marais qui est entré en 1664 dans la troupe du Palais-Royal, Hubert, merveilleux dans les rôles de femmes, fait Clitandre; La Grange, Acaste.

« Quoique sa taille ne passe guère le médiocre, c'est une taille bien prise, un air libre et dégagé; et, sans l'ouïr parler, sa personne

plaît beaucoup. Il passe avec justice pour un très-bon acteur, soit pour le sérieux, soit pour le comique, et il n'y a point de rôle qu'il n'exécute très-bien. » Ce Varlet de La Grange, né avec tant d'heureuses qualités, a eu pour maître Molière qui l'a formé. C'est le plus élégant, le plus tendre, le plus épris, le plus brillant des amoureux. Il est Lélie dans *L'Étourdi*, Valère de *L'École des Maris*, Horace de *L'École des Femmes*, Euryale de *La Princesse d'Élide*, Apollon des *Plaisirs de l'Ile enchantée*, Don Juan du *Festin de Pierre*. Molière, devant tous, lui a donné dans *L'Impromptu de Versailles*, un brevet de maître en comédie : « Pour vous, je n'ai rien à vous dire. » La Grange n'est pas le camarade, c'est l'ami respectueux de Molière.

Béjart, qu'on appelle Béjart l'*Éguisé*, —vous devinez l'esprit de l'homme dans ce sobriquet — Béjart fait Dubois. Il est de cette famille de l'*Illustre théâtre* avec laquelle Molière a parcouru les provinces ; enfant de la balle, à quinze ans il s'est enrôlé avec ses frères et ses sœurs, et il a suivi tant bien que mal sa petite fortune de comédien. Dans le comique il a l'emploi des pères et des seconds valets, dans le tragique il joue les troisièmes et quatrièmes rôles. Il boite légèrement : un acci-

dent, un coup de pointe reçu dans un duel au service d'un ami.

Aux comédiennes maintenant.

Éliante, ce personnage doux, paisible, conciliant, cette femme née amie et dont l'amitié s'offre aux cœurs blessés par l'amour et souffre de leurs blessures, Éliante est jouée par Mlle de Brie. C'est une charmante et aimable personne que Mlle de Brie. Elle est grande, bien faite et fort jolie.

Elle joue les grands rôles tragiques; dans la comédie elle fait les ingénues. Son grand succès jusqu'ici, c'est Agnès, qu'elle joue avec une exquise naïveté, rôle adorable dans lequel elle restera jusqu'en sa vieillesse éternellement jeune. Elle a rencontré Molière à Lyon pour la première fois; elle a quitté la troupe à laquelle elle appartenait et s'est attachée à la fortune de Molière. Elle a été la Célie de *L'Étourdi*, Lucile du *Dépit amoureux*, Isabelle de *L'École des Maris*, Mathurine de *Don Juan*. Elle sera la Mariane du *Tartuffe*, l'Armande des *Femmes savantes*. Mlle de Brie a une des plus grandes parts dans toutes ces joies, dans tous ces triomphes du Palais-Royal. Les méchantes langues jasent un peu sur Molière et sur elle, mais

ce sont là des bruits de coulisses; passons. La prude Arsinoë, c'est Mlle du Parc.

MADEMOISELLE DU PARC.

Mon Dieu! pour moi, je m'acquitterai fort mal de mon personnage, et je ne sais pourquoi vous m'avez donné ce rôle de façonnière.

MOLIÈRE.

Mon Dieu! mademoiselle, voilà comme vous disiez lorsque l'on vous donna celui de *La Critique de l'École des Femmes:* cependant vous vous en êtes acquittée à merveille, et tout le monde est demeuré d'accord qu'on ne peut mieux faire que vous n'avez fait. Croyez-moi, celui-ci sera de même, et vous le jouerez mieux que vous ne pensez.

MADEMOISELLE DU PARC.

Comment cela se pourra-t-il faire? car il n'y a point de personne au monde qui soit moins façonnière que moi.

MOLIÈRE.

Cela est vrai; et c'est en quoi vous faites mieux voir que vous êtes excellente comédienne, de bien représenter un personnage si contraire à votre humeur.

Il y a là une légère pointe de raillerie dans cet *Impromptu de Versailles*, et le public qui la saisit la souligne de ses bravos amis qui applaudissent à la fois Molière et Mlle du Parc. Elle a grand air cette excellente comédienne ; elle est « l'héroïne du théâtre » ; son geste est beau et grand, sa voix passionnée et émouvante. Elle est la femme des grandes séductions. Les poëtes de son temps l'ont tous aimée ou à peu près tous. Sarrazin l'a chantée ; Molière l'a adorée ; peines d'amours perdues. Ses façons nobles et sévères lui ont valu un surnom qui est peut-être une épigramme, mais peut-être aussi un éloge. On l'appelle : *La Marquise*. Aux fêtes de Pâques 1658, elle est allée à Rouen où elle a donné des représentations avec Molière ; Corneille a été attiré à cette comédie où on joue ses ouvrages ; le poëte, à cinquante ans, s'est subitement épris de l'actrice, mais la comédienne a dédaigné le poëte ; vous connaissez les vers :

Marquise, si mon visage
A quelques traits un peu vieux,
Souvenez-vous qu'à votre âge
Vous ne vaudrez guères mieux.

Cependant j'ai quelques charmes
Qui sont assez éclatants

Pour n'avoir pas trop d'alarmes
De ces ravages du temps.

Vous en avez qu'on adore,
Mais ceux que vous méprisez
Pourraient bien durer encore
Quand ceux-là seront usés.

Ils pourront sauver la gloire
Des yeux qui me semblent doux,
Et dans mille ans faire croire
Ce qu'il me plaira de vous.

Chez cette race nouvelle
Où j'aurai quelque crédit,
Vous ne passerez pour belle
Qu'autant que je l'aurai dit.

Pensez-y belle Marquise :
Quoiqu'un grison fasse effroi,
Il vaut mieux qu'on le courtise,
Quant il est fait comme moi.

Corneille le prend de bien haut, d'où il est, de la hauteur de son génie ; mais, en bonne foi, ce dépit amoureux est quelque peu brusque et même injuste. Quel que soit son génie, l'amant n'en a pas moins les cheveux gris. Corneille a cinquante ans, la marquise en a vingt, et pour des cœurs de vingt ans, il n'y a pas de grand Corneille. Le poëte l'a compris, et dans une élégie, Corneille pleure, à son dé-

part, celle qui s'enfuyait vers Paris. Revanche de la jeunesse et de l'amour.

La Fontaine qui donnait son cœur, sans y penser, fut, lui aussi, épris de Mlle du Parc. Il n'en mourait aucun, mais tous étaient frappés. La Fontaine retira de cette passion ce qu'en avait retiré Corneille, l'indifférence. Racine fut séduit à son tour par la *Marquise;* elle avait rempli avec le plus grand succès le rôle d'Axiane dans la tragédie d'*Alexandre*. Conseillée, entraînée par lui, Mlle du Parc quitta le Palais-Royal pour entrer à l'Hôtel de Bourgogne où elle joua supérieurement *Andromaque*. Ainsi Racine se sépara de Molière, le protecteur de sa jeunesse, le conseiller de son génie naissant. Mauvaise action.

Quant à Célimène, c'est Mlle de Molière, c'est Armande Béjart. On ne peut s'y tromper, c'est bien elle que Molière a peinte dans *Le Bourgeois gentilhomme* :

COVIELLE.

Elle, monsieur! Voilà une belle mijaurée pour vous donner tant d'amour! Je ne lui vois rien que de très-médiocre et vous trouverez cent personnes qui seront plus dignes de vous. Premièrement, elle a les yeux petits.

CLÉONTE.

Cela est vrai, elle a les yeux petits ; mais elle les a pleins de feu, les plus brillants, les plus perçants du monde, les plus touchants qu'on puisse voir.

COVIELLE.

Elle a la bouche grande.

CLÉONTE.

Oui ; mais on y voit des grâces qu'on ne voit point aux autres bouches ; et cette bouche, en la voyant, inspire des désirs, et est la plus attrayante, la plus amoureuse du monde.

COVIELLE.

Pour sa taille, elle n'est pas grande.

CLÉONTE.

Non ; mais elle est aisée et bien prise.

COVIELLE.

Elle affecte une nonchalance dans son parler et dans ses actions.

CLÉONTE.

Il est vrai, mais elle a grâce à tout cela et ses manières sont engageantes et ont je ne sais quel charme à s'insinuer dans les cœurs...

COVIELLE.

Pour de l'esprit...

CLÉONTE.

Ah! elle en a, Covielle, du plus fin, du plus délicat.

COVIELLE.

Sa conversation...

CLÉONTE.

Sa conversation est charmante.

COVIELLE.

Elle est toujours sérieuse.

CLÉONTE.

Veux-tu de ces enjouements épanouis, de ces joies toujours ouvertes? Et vois-tu rien de plus impertinent que les femmes qui rient à tout propos?

COVIELLE.

Mais enfin elle est impertinente comme personne au monde.

CLÉONTE.

Oui, elle est capricieuse, j'en demeure d'accord; mais tout sied bien aux belles; on souffre tout des belles.

Et si ce portrait de Molière ne vous suffit pas, lisez ces lignes d'un contemporain qui le complètent : « Remarquez que la Molière et La Grange font voir beaucoup de jugement dans leur récit, et que leur jeu continue lors même que leur rôle est fini. Ils ne sont jamais inutiles au théâtre. Ils jouent presque aussi bien quand ils écoutent que quand ils parlent. Leurs regards ne sont pas dissipés, leurs yeux ne parcourent pas les loges. Ils savent que leur salle est remplie ; mais ils parlent et ils agissent comme s'ils ne voyaient que ceux qui ont part à leur action ; ils sont propres et magnifiques sans rien faire paraître d'affûté. Ils ont soin de leur parure et ils n'y pensent plus dès qu'ils sont en scène. Et si la Molière touche parfois à ses cheveux, si elle raccommode ses nœuds et ses pierreries, ces petites façons cachent une satire judicieuse et naturelle. Elle entre par là dans le ridicule des femmes qu'elle veut jouer ; mais enfin, avec tous ces avantages, elle ne plairait pas tant, si sa voix était moins touchante. Elle en est si persuadée elle-même que l'on voit bien qu'elle prend autant de divers tons qu'elle a de rôles différents. »

Vous voyez que le XVIIe siècle nous a laissé bien des renseignements sur Armande Béjart : trop peut-être pour la réputation de Mlle de Mo-

lière et pour l'honneur de son mari. Mais nous touchons à des questions de ménage. Glissons; nous n'avons à nous occuper ici que de Célimène qui sort de sa loge où quelques visites l'ont retenue, brillante de tout l'éclat de sa beauté avec sa jupe et son corps de brocart couleur de feu et blanc, à fleurs, et garnis de dentelles.

Vous le voyez, presque tous les comédiens du Palais-Royal donnent dans cette journée. Merveilleuse troupe, animée du génie de Molière, et dont un contemporain a pu dire : « On a vu par son moyen ce qui ne s'était pas encore vu et ce qui ne se verra jamais; c'est une troupe accomplie de comédiens formés de sa main, dont il était l'âme et qui ne peut avoir de pareille; c'est une des particularités remarquables de ce siècle dont nous allons sortir. »

Un quart d'heure encore. L'œuvre va paraître au grand jour et entrer de plain-pied dans la gloire. Déjà le public a pénétré dans la salle, et, si vous le permettez, je vais vous nommer quelques-uns de ceux qui furent spectateurs de cette représentation du *Misanthrope*.





LES SPECTATEURS.



E parterre est déja plein : les mousquetaires, les pages, les valets continuent, dans l'intérieur de la salle, le bruit que leur troupe tumultueuse faisait il y a un instant aux portes du théâtre. Quelques clercs se sont faufilés dans leurs rangs. Une quarantaine de riches bourgeois, habillés de justaucorps ou rhingraves de drap de Hollande, et de chausses de droguet brun, se réfugient dans un coin du parterre et y forment un groupe considérable. Ces marchands de la rue Saint-Denis ont la passion du théâtre.

Depuis vingt ans il ne s'est pas donné une pièce nouvelle, soit à l'Hôtel de Bourgogne, soit à l'Hôtel du Marais, au Petit-Bourbon ou au Palais-Royal, sans que ce tribunal, excellent juge en pareille matière, n'ait prononcé sur le mérite de l'œuvre. Leur goût s'est rarement égaré. « Je ne les ai jamais vus condamner une

pièce dès la première représentation qu'elle ne soit tombée, ni dire qu'elle réussirait, qu'elle n'ait eu beaucoup de succès, et ce qui m'étonne, c'est qu'ils se sont trouvés du sentiment des gens de qualité, et que toutes les pièces qu'ils ont fait réussir au parterre ont toujours réussi aux loges et au théâtre. »

C'est aussi l'avis de Molière :

« Apprends, marquis, je te prie, et les autres aussi, que le bon sens n'a point de place déterminée à la Comédie; que la différence du demi-louis d'or et de la pièce de quinze sous ne fait rien du tout au bon goût; que debout et assis on peut donner un mauvais jugement; et qu'enfin, à le prendre en général, je me fierais assez à l'approbation du parterre, par la raison qu'entre ceux qui le composent, il y en a plusieurs qui sont capables de juger d'une pièce selon les règles, et que les autres en jugent par la bonne façon de juger, qui est de se laisser prendre aux choses et de n'avoir ni prétention aveugle, ni complaisance affectée, ni délicatesse ridicule. »

Sur les bancs appuyés à la balustrade qui sépare l'amphithéâtre du parterre, sont assis les familiers de Molière, ceux qui sont déjà dans la confidence de l'œuvre, et dont l'admiration a devancé les applaudissements de la

foule. C'est Chapelle, dont l'ambition littéraire se contente de la renommée de ses amis; c'est le peintre Mignard, qui a rencontré Molière dans ses courses de comédien en province; c'est La Fontaine: ceux qui viennent de lire *Joconde* se montrent le poëte et sourient au souvenir de ses *Contes*. Un mot circule échappé du groupe des intimes et court dans le public. On l'appelle « le Bonhomme ». Deux ans plus tard, le Bonhomme donnera son premier recueil de *Fables choisies et mises en vers*, et entrera dans l'immortalité.

Auprès d'eux des gens discutent chaleureusement et répondent d'avance au succès de la comédie. Ils la connaissent par des indiscrétions de théâtre. Leurs rapports avec les comédiens les ont mis à même de surprendre quelques scènes, quelques tirades. Ce sont les auteurs attitrés du Palais-Royal, ceux qui font les relais du répertoire et se glissent dans les interstices des triomphes de Molière. Gilbert, l'auteur de *Huon de Bordeaux* et du *Tyran d'Égypte;* Coqueteau La Clairière, le poëte de *Pylade;* le comédien Brécourt, l'auteur heureux de la *Bradamante;* Chappuzeau, pauvre diable à la vie pleine d'aventures et de misères, qui a couru le monde, qui a fait de tout un peu, et dont la troupe de Molière a

accueilli, par compassion peut-être, *Le Riche impertinent.*

Tous les groupes ne sont pas animés du même parti pris de bienveillance et d'admiration : Molière a ses ennemis; ceux qu'il a ridicularisés, et en première ligne l'Hôtel de Bourgogne; rivalité d'auteurs et de comédiens; Montfleury que Molière a mis en scène dans *L'Impromptu de Versailles* et qui par représailles a mis en scène Molière dans *L'Impromptu de L'Hostel de Condé;* De Villiers, qui a pris en main la vengeance des marquis insultés; Boursault, esprit égaré, dont la coterie ennemie de Molière a surpris le talent au bénéfice de ses rancunes, et qui a entrepris sous cette haineuse inspiration une lutte impossible contre un homme de génie.

Plus loin, les successeurs de Loret, cherchant matière dans la représentation d'une pièce nouvelle pour leurs Gazettes rimées; Mayolas, couvert de la protection de Mme de Nemours; Robinet, écrivant ses *Lettres en vers à Madame;* Subligny, rédigeant sa *Muse dauphine;* et au milieu d'eux un jeune homme de vingt-cinq ans qui sourit des efforts stériles de cette presse, et devinant la puissance du journalisme, rêve déjà le *Mercure,* Donneau de Vizé. Entré à vingt ans par la critique dans le monde

des lettres, de Vizé a été un des ennemis de Molière; mais depuis un an la troupe du Palais-Royal joue une comédie de lui, *La Mère coquette*, et Molière n'a pas de plus chaud partisan et de plus ardent panégyriste que de Vizé.

Deux jeunes gens qui viennent de s'entretenir un instant avec La Fontaine, causent maintenant entre eux. Le premier a vingt-cinq ans environ, une belle et noble figure; il n'est pas inconnu au public, qui a applaudi, il y a six mois, dans cette même salle du Palais-Royal, une de ses tragédies, ayant pour titre : *Porus*. Il se nomme Racine. Quant à l'autre, dont on ne connaît encore que des épigrammes et quelques satires, il a nom Boileau-Despréaux.

Corneille est assis aux loges basses. Pendant plus de trente ans ce maître a régné sans rivaux sur le théâtre. Aux débuts de Molière et de sa troupe, l'auteur de *Cinna* a assisté à « la farce des *Précieuses Ridicules*, et les acteurs du Petit-Bourbon ne lui ont paru » propres qu'à soutenir de pareilles bagatelles. Plus tard le succès de *L'École des Femmes* a étonné Corneille; cela a été plus qu'une surprise, une inquiétude. O misère! Cette grande âme de Corneille ne peut se défendre contre un sen-

timent de jalousie littéraire. Si une jeune gloire s'élève a côté de la sienne, il lui semble que sa gloire à lui en est atteinte et offensée. La vieillesse ennemie lui réserve de cruels déboires : un jeune homme, Racine, s'est emparé du théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, et Corneille exilé de ses propres domaines a trouvé un refuge au Palais-Royal, auprès de Molière, pour lequel il écrit *Attila* et qui rêve déjà peut-être à Psyché, que le génie ravivé de Corneille doit animer de tant d'amour et de grâce poétique.

Le grand monde, celui qui constitue la cour, s'est déjà placé : les premiers qui se sont pourvus de loges basses sont ceux qui depuis longtemps se sont proclamés, pour ainsi dire, les appuis du talent et de la réputation de Molière ; ceux qui ont appelé la troupe du Petit-Bourbon et du Palais-Royal aux fêtes qu'ils ont données : les comédiens *sont allés en visite* dans leurs hôtels.

Je vous nomme un peu au hasard et en courant ces protecteurs de Molière : c'est M. de Moran, le maître des requêtes ; Mme Sanguin, à qui M. Le Prince a donné la comédie ; M. de Vaillac, le premier écuyer de Monsieur et capitaine de ses gardes ; le duc de Roquelaure, le duc de Mercœur, le comte d'Harcourt, un

cadet de M. d'Elbeuf; M. Catelan, le secrétaire du conseil; un petit-neveu du cardinal-duc, l'abbé comte de Richelieu, que certains bruits de coulisses, j'entends les coulisses de l'Hôtel de Bourgogne, donnent pour amant à Mlle de Moliere. C'est M. de Nevers, le fils d'une des sœurs du cardinal Mazarin; Mme d'Ecquevilly, femme du capitaine des chasses, tentes et pavillons du roi; Mme de Cœuvres; le duc de Beaufort, le petit-fils de Henri IV, qui fut roi des halles pendant la Fronde.

M. de Vendôme, M. de Boischaumont, M. le duc de La Meilleray, le comte du Lude, le maréchal d'Aumont, le maréchal de Grammont, M. de Gourville, M. de Hauterive, le duc de Noailles, M. de La Basinière, et tant d'autres qui s'honorent de faire partie du groupe protecteur de Molière.

C'est la maréchale de L'Hopital ou plutôt la veuve de Jean Casimir, roi de Pologne, celle qui appelait fréquemment la troupe de Molière en visite en son hôtel. Étrange fortune! dans ce monde de la cour qui reconnaîtrait Marie Mignot, cette villageoise des environs de Grenoble que le trésorier général du Dauphiné, M. de Portes d'Amblérieux avait épousée, à peine âgée de seize ans, et qui s'était élevée à ce point d'être reine?

Une des plus ferventes admiratrices de Molière, celle qui l'a si souvent mandé à l'hôtel de Nevers, n'a pas manqué à cette première représentation du *Misanthrope :* Mme Duplessis-Guénégaud, dont le mari, ministre et secrétaire d'État, s'est trouvé impliqué dans la récente disgrâce de Fouquet, est une femme d'un grand sens et des plus spirituelles; elle est sœur du maréchal de Praslin et de la maréchale d'Étampes. L'hôtel Guénégaud, où elle règne, est pendant l'hiver le centre de la société la plus polie, et appelle autour de Mme Duplessis-Guénégaud le comte d'Avaux, M. de Barillon, M. de Caumartin, Arnauld d'Andilly. On joue la comédie à l'hôtel Guénégaud, on la joue l'été à cette belle terre de Fresnes qui réunit tous les beaux esprits du temps et auxquels Boileau, Racine et Molière vont dire leurs vers.

Mme Duplessis-Guénégaud a auprès d'elle Mme de Caderousse et Mlle de Guénégaud. Le duc de Saint-Aignan, premier gentilhomme de la chambre du roi, qui est aussi poëte dramatique à ses heures et qui se charge des comédies de Fresnes et des ballets du Louvre, le duc de Saint-Aignan qui fait des vers comme Benserade, cause avec le marquis de Coulanges, un grand seigneur qui écrit des chansons et

les met en musique. Quant à Mme de Coulanges, elle est là, animant tout ce qui l'entoure de sa beauté et de son esprit. On dit de Mme de Coulanges : « chez elle l'esprit est une dignité et chaque péché une épigramme. »

Continuons. Dans cette loge est Mme de Sablé, l'amie de l'abbé Esprit et de Voiture. Elle a hérité de Segrais, que la Grande Demoiselle a laissé partir de sa maison. Plus loin, Mme de La Sablière ; Sauveur et Roberval lui ont montré les mathématiques ; La Fare et Chaulieu sont des siens ; La Fontaine lui appartient ; c'est une bourgeoise, mais cette bourgeoise enlève à Mlle de Montpensier, qui s'en plaint, la société de Lauzun, et les réunions qu'elle tient chez elle privent souvent la cour des seigneurs les plus aimables.

Mme de Sévigné est près de là ; Mme de Sévigné est dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté : c'est une cour de gentilshommes et de gens d'esprit qu'elle a autour d'elle. On prise fort les sérieuses qualités de cette amie de M. le cardinal de Retz aux jours de malheur et d'abandon, et de M. de Pomponne. Quelques lettres écrites à ses amis ont déjà circulé sous le manteau ; la médisance a bien parlé de Mme de Sévigné et du surintendant disgracié ; mais M. Le Tellier a lu cette correspondance

saisie dans la fameuse cassette de Fouquet, et M. Le Tellier a dit que Mme de Sévigné était une fort honnête femme et qu'elle avait bien de l'esprit. Mme de Sévigné est passionnée pour la comédie; un jour elle pleurera à *Andromaque* jouée par une troupe de campagne.

Je ne puis vous nommer l'assemblée tout entière et vous présenter un à un chaque spectateur; mais encore une loge, la dernière : celle de madame de La Fayette, cette femme à « l'esprit éminemment juste », pour me servir d'une expression de son amie Mme de Sévigné.

Comme Mme de La Sablière, comme Mme de Sévigné, Mme de La Fayette sait le latin. Ménage et le P. Rapin le lui ont enseigné. Elle écrit des romans; mais son goût et son jugement sont encore au-dessus de son mérite littéraire. Elle a l'esprit ferme et franc : « Une période inutile, dit-elle, retranchée d'un ouvrage vaut un louis; un mot, vingt sous. »

Le duc de La Rochefoucauld est assis auprès d'elle. « Le duc, a dit un de ses amis, a la physionomie heureuse, l'air grand, beaucoup d'esprit et de savoir. » Voilà ce que la cour reconnaît dans ce seigneur et d'humeur passionnée et chevaleresque qui s'est trouvé mêlé aux grandes choses de son temps. Le cardinal

de Retz en fait grand cas; Mme de Sévigné juge mieux encore M. de La Rochefoucauld : « Il est au premier rang de ce que je connais de courage, de mérite, de tendresse et de raison; je compte pour rien son esprit et ses agréments. » Tel est le jugement que portent sur le duc ses amis intimes. Depuis un an, depuis 1665, M. de La Rochefoucauld a publié chez Cl. Barbin un livre de cent cinquante pages; il a pour titre : *Réflexions ou Sentences et Maximes morales*, et déjà le public le salue commme une de ses gloires littéraires. Heureuse époque, qui assiste à la naissance de ces chefs-d'œuvre et qui, au moment même de leur apparition, a la conscience de leur éternité !





LE MISANTHROPE.

Ce n'est pas pour le plaisir de dresser une liste de princes et de ducs que je vous ai fait passer en revue ce grand monde de Louis XIV, que l'on nomme la cour. Vous avez devant vous mieux encore que l'élite de la noblesse du royaume, vous avez une aristocratie de l'intelligence : cette société de grands seigneurs et de grandes dames, saluez-la, vous lui devez *Le Misanthrope*.

Nous ne rions pas d'Alceste : nous l'aimons, au contraire ; nous nous sommes épris d'une tendresse respectueuse pour cette âme irritée des lâchetés du monde. Le XVIIe siècle qui estimait le mérite et la vertu d'Alceste, s'amusait de ses incartades. Est-ce donc que nous valions mieux que nos ancêtres ? Je ne le crois pas. Il nous manque une qualité de l'esprit qui était leur, au suprême degré, la mesure, le goût ; et par là nous leur sommes sin-

gulierement inférieurs. Pour les spectateurs de la première représentation du *Misanthrope*, Alceste rompt en visière avec toutes les convenances sociales : il querelle l'amitié, il querelle l'amour, il querelle tout le monde. Homme d'honneur assurément, mais homme intraitable avec son humeur fantasque, ses emportements et son langage. Il gâte tout jusqu'au bon sens. Il appartient donc de droit à la bonne comédie à celle qui prend son bien partout où elle le trouve, qui profite de tous les travers et même des travers de la raison. Au fond, pour qui est Molière : pour Alceste ou pour Philinte? Pour Alceste. On n'a pas traversé l'humanité sans en avoir souffert, et la joie doit être grande, quand on est Molière, de lui dire un jour ses vérités en face. Mais Molière n'est pas seulement un philosophe; il est avant tout un auteur comique. S'il aime le Misanthrope, il rit de ces colères d'une vertu intolérante et intolérable, et il sacrifie Alceste aux convenances de la société de son temps et au bon goût de son époque.

Il y a dans le théâtre de Molière trois pièces qui dominent l'ensemble admirable de l'œuvre du maître : *L'École des Femmes, Le Tartuffe* et *Le Misanthrope*. Je n'entends pas mettre en question la valeur des autres comédies,

mais enfin voilà les trois maîtresses pièces, les trois incomparables chefs-d'œuvre. Le premier est passionné de tout le charme, de toutes les ardeurs, de tous les ridicules et de toutes les douleurs de l'amour. Aucune œuvre de théâtre, j'ai bien dit aucune, n'approche de la puissance dramatique du second. *L'École des Femmes* et Le *Tartuffe* appartiennent tout entiers à Molière : ils sont nés de lui et en lui.

Quant au *Misanthrope*, quant à cette comédie au cadre élargi, dans laquelle se meut tout un monde, c'est autre chose. *Le Misanthrope*, avec ses grandes proportions de l'esprit, ses belles manières de la raison, son bon goût parfait, absolu, son bien dire et son beau langage, n'est pas seulement le chef-d'œuvre d'un homme, c'est le chef-d'œuvre d'une époque, et d'une époque de génie.

Il y a des temps de génie. Le XVII[e] siècle, aux jours où nous parlons, aux jours qui virent naître les *Maximes*, les *Fables*, les *Épîtres* de Boileau, *Le Misanthrope* et *Andromaque*, brilla du plus pur rayonnement de l'intelligence humaine. Il vécut du bon sens et du bon goût, cette force et cette grâce de l'esprit.

Comme dans les sociétés fortement organisées, le mouvement vint d'en haut. Parti de

là, il arriva à la masse. Cette aristocratie intelligente, sévèrement et sérieusement élevée aux lettres, étendit et développa son influence.

Son instruction solide, ses grandes habitudes de distinction, lui créèrent comme une possession d'état, un droit de juger les œuvres littéraires. Les ouvrages de l'esprit relevèrent d'elle en premier lieu. Le monde des grands seigneurs attira à lui le monde des gens de lettres; et les auteurs, ceux dont s'honore le plus le génie de la France, reconnurent ce tribunal sans appel. Heureux temps, temps de force et de production, où chacun restant à sa place, dans son groupe, les ministres à leurs emplois et les poëtes à leurs œuvres, la société n'avait pas à souffrir des folies d'orgueil et des déperditions de l'individu! L'aristocratie n'était pas acceptée, elle était hautement reconnue.

Ce n'étaient pas les éloges d'un *tas de grimauds,* habitués de la place où présidait Brioché, que Boileau recherchait. Les suffrages qu'il ambitionnait étaient ceux du prince de Condé, du duc d'Enghien, de La Rochefoucauld, de Marcillac, de Pomponne, de Lamoignon. Heureux surtout si M. de Montausier applaudissait à ses vers!

La Fontaine avait pour amis, ou pour mieux

dire, pour premiers confidents de ses œuvres : Mme de La Sablière, M. de La Rochefoucauld, la duchesse de Bouillon, Mme de Thianges, Racine, M. le duc, M. de Champdeniers, Mme de Maintenon. Le langage du temps appelle ces personnages les protecteurs du poëte : pour nous, nous saluons en eux les tenants, les parrains de sa renommée, et la cour qui s'ouvre à toutes les gloires donne ainsi leurs grandes entrées à ces ennoblis du génie.

Un critique du temps, de Vizé, un ennemi de Molière avant la pièce reçue, le reprochait au grand poëte. « Il fit, après *Les Précieuses, Le Cocu imaginaire*, qui est, à mon sentiment et à celui de beaucoup d'autres, la meilleure de toutes ses pièces et la mieux écrite. — Ceci était écrit en 1663. — Après l'avoir faite, il reçut des gens de qualité plus de mémoires que jamais, dont on le pria de se servir dans celles qu'il devait faire ensuite, et je le vis bien embarrassé un soir, après la comédie, qui cherchait partout des tablettes pour écrire ce que lui disaient plusieurs personnes de condition dont il était environné, tellement qu'on peut dire qu'il travaillait sous les gens de qualité pour leur apprendre après à rire à leurs dépens, et qu'il était en ce temps leur écolier

et leur maître tout ensemble. Ces messieurs lui donnent souvent à dîner, pour avoir le temps de l'instruire en dînant de tout ce qu'ils veulent lui faire mettre dans ses pièces ; mais comme ceux qui croient avoir du mérite ne manquent jamais de vanité, il rend tous les repas qu'il reçoit, son esprit le faisant aller de pair avec beaucoup de gens qui sont au-dessus de lui. »

Que de Vizé, cet homme impuissant, jalousant une gloire qui s'élève, donne pour collaborateur de Molière le monde qui l'appelle à lui, l'accusation est absurde ; mais que le génie de Molière se soit agrandi encore dans ce milieu de la cour, voilà qui est vrai, vrai surtout pour *Le Misanthrope,* ce chef-d'œuvre d'observations, de bon sens et de bon goût, je le répète, qui est comme une émanation, une condensation de l'esprit de cette admirable société aristocratique du XVIIe siècle.

Saluons cette œuvre incomparable. Cette gloire commune à une époque et à un homme, vous ne la retrouverez plus jamais. Les temps ne seront plus à ces grandes formes, à ces grandes sérénités du génie. Les influences qui l'ont fait naître auront disparu. Plus tard, au XVIIIe siècle, l'esprit remplacera le bon sens, la recherche le bon goût, jusqu'aux jours où,

plus tard encore, une société d'élite s'effaçant, le public des masses flottantes se substituera à elle et s'imposera, en les violentant, aux œuvres du Théâtre.

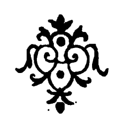
Adieu *Le Misanthrope!*

FIN.





TABLE.



PETITE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE
(AUTEURS ANCIENS)

Volumes petit in-12 (format des Elzévirs)
imprimés sur papier de Hollande.
Chaque volume 2 fr.

Chaque ouvrage est orné d'un portrait-frontispice gravé à l'eau-forte.

LA FONTAINE, *Fables*, avec une notice et des notes par A. PAULY. 2 volumes (épuisés).

LA FONTAINE, *Contes*, avec des notes par A. PAULY. 2 volumes (épuisés).

REGNIER. *Œuvres complètes*, publiées par E. COURBET. 1 vol. (épuisé).

LA ROCHEFOUCAULD, textes de 1665 et de 1678, publiés par CH. ROYER. 1 volume (épuisé).

MANON LESCAUT. 1 volume (épuisé).

BEAUMARCHAIS. *Théâtre* (Le Barbier de Séville). 1 vol. (épuisé).
— — (Le Mariage de Figaro). 1 vol. (épuisé).

DAPHNIS ET CHLOÉ, avec notice par E. CHARAVAY. 1 volume (épuisé).

Eaux-fortes d'après les dessins de PRUD'HON, gravées par Boilvin pour illustrer *Daphnis et Chloé* . . . 10 fr.

BOILEAU. Œuvres avec notice et notes par M. A. PAULY. 2 volumes. . . . . 10 fr.

7 Eaux-fortes gravées par Monziès, pour illustrer les *Œuvres de Boileau* . . . . 10 fr.

HAMILTON. Mémoires de Grammont avec une notice et des notes par M. MOTHEAU. 1 volume. . . 5 fr.

HORACE, traduction de LECONTE DE LISLE avec le texte latin. 2 vol. . . . . 10 fr.

ŒUVRES COMPLÈTES DE MOLIÈRE, avec notice et notes par A. PAULY. 8 vol. Chaque volume. 5 fr.

35 GRAVURES à l'eau-forte, d'après BOUCHER, pour illustrer les *Œuvres de Molière* Prix. . . . . . 30 fr.

RACINE Œuvres complètes, avec notice par A. FRANCE. 5 vol. Chaque volume . . . . 5 fr.

SHAKESPEARE, Œuvres complètes traduites par FRANÇOIS VICTOR-HUGO. 15 volumes. Chaque volume 5 fr.

(Les cinq premiers volumes sont en vente.)

En préparation :

Voltaire (*Romans et Contes*).
Corneille. — La Bruyère. — Marivaux. *Voyages de Gulliver. Robinson Crusoé. — Don Quichotte. — La Princesse de Clèves, Marianne. — Etc., etc., etc.*

Il est fait un tirage sur papier Whatman, au prix de 20 francs le vol., et un tirage à 25 fr. le vol. sur papier de Chine.

PARIS. — Impr. J. CLAYE. — A. QUANTIN et Cie, rue St-Benoît. [2161]

